6 Janv. 1850 371 J. Viger Ecr

LETTRE PASTORALE

DE

MONSEIGNEUR

L'EVEQUE DE MONTREAL

A L'OCCASION DU

RENOUVELLEMENT DE L'ANNEE.

MONTREAL.
BUREAU DES MELANGES RELIGIEUX,
RUE ST. DENIS, PRÈS L'ÉVÊCHÉ.

1850.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

Lettre Pastorale de Monseigneur l'Eveque de Montreal, à l'occasion du renouvellement de l'annee.

IGNACE BOURGET, par la Miséricorde de Dieu et la Grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque de Montréal, etc., etc., etc.

Au Clergé séculier et régulier, aux Communautés Religieuses et à tous les Fidèles de Notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Déjà, N. T. C. F., les mains vénérables de vos pères, comme celles des anciens Patriarches, se sont levées sur vous, au premier jour de cette nouvelle année, pour répandre dans le sein de vos familles toutes les bénédictions du ciel. Elles sont longues et heureuses les années des bons enfans qui ont mérité les bénédictions paternelles !

Déjà aussi vos pasteurs, ces pères de la grande famille qui forme chaque Paroisse, ont levé sur vous, à pareil jour, leurs mains consacrées par l'huile sainte tout exprès pour bénir le peuple de Dieu : *Ut quæcumque benedixerint benedicantur.* (Pontifical). Elles sont éternelles les années des bons chrétiens qui sont ici les enfans bénis de l'Eglise !

C'est à Nous maintenant, N. T. C. F., de confirmer, au nom du Père de N. S. J. C., qui est le Père des lumières, de qui vient tout don parfait, et de ratifier en quelque sorte ces bénédictions paternelles et pastorales, pour que les familles de ce vaste Diocèse ne fassent toutes qu'une seule et même famille, unie par le lien sacré de l'obéissance au même pasteur, et nourrie de l'espérance des biens à venir. Soyez donc tous bénis, O! Nos Bien-aimés, par le Seigneur qui a créé le ciel et la terre, et qui pour cela est le Père commun de la famille du monde entier. *Benedicti vos à Domino, qui fecit cœlum et terram.* (Ps).

C'est à la crèche du Divin Enfant, et en la Fête si solennelle des Rois, que Nous puisons ces Bénédictions Episcopales, que Nous vous envoyons, en ce jour, avec toute l'effusion d'un cœur qui vous aime. C'est à la lueur de l'étoile lumineuse, qui conduit les Mages à Bethléem, et sous la douce inspiration des dons mystérieux, qui embaument l'étable qu'a choisie pour Palais le Roi des Rois, que Nous vous écrivons cette Lettre. Elle a pour objet de vous faire part des sentimens qui Nous animent, pendant que Nous faisons nos présens à un Enfant si pau-

vre et si délaissé. Car, le voyant enveloppé de pauvres langes, Nous en avons été touché jusqu'aux larmes ; et afin de le secourir, en couvrant et réchauffant ses petits membres transis de froid, Nous lui offrons tous les Fidèles de notre Diocèse, que l'Eglise nous a appris, à l'une de nos ordinations, à regarder comme des vêtemens précieux dont le Seigneur aime à se parer : *Fideles Dei quibus Dominus, quasi vestimentis pretiosis, circumdatur*, (Pontifical, ord. du sous-diacre).

En ouvrant ainsi les trésors du Diocèse de Marie, pour offrir à son Divin Enfant tous les pieux Fidèles qui le composent, Nous offrons quelque chose de plus agréable aux yeux de son infinie Majesté que l'or, l'encens et la myrrhe que lui apportèrent les Sts. Mages du fond de l'Arabie. Car ces présens de nos Pères dans la Foi n'étaient, après tout, que des objets matériels dont assurément Dieu n'a pas besoin, comme il nous le déclare dans l'Ecriture. Ils n'avaient d'autre valeur que celle de signifier la charité, la dévotion et la mortification, qui changent en de riches trésors les cœurs des chrétiens fervens. C'est encore ce que nous a appris la Ste. Eglise, en ce jour qu'il nous fut permis, malgré notre indignité, de nous consacrer irrévocablement au service des Sts. Autels. Car, en nous exhortant à accomplir fidèlement les devoirs des Sts. Ordres, elle nous déclara que les linges sacrés qui, à l'autel, enveloppent le corps et le sang de J. C., sont la vraie figure de cette troupe de saints que le Fils de l'homme porte comme une ceinture d'or sur sa poitrine. *Beatus Joannes, in Apocalypsi, vidit Filium hominis præcinctum* (*ad mamillas*) *zonâ aureâ, id est, sanctorum caterva.* (Pontifical). Vous êtes donc, en ce jour, N. T. C. F., par cet esprit de *charité*, de *prière* et de *mortification* qui vous anime, ce vêtement d'honneur dont se revêt, avec tant de complaisance, le Dieu qui descend sur la terre, pour régner sur les cœurs. *Dominus regnavit, decorem indutus est* (Ps.).

Oui, vraiment, N. T. C. F., votre charité est un présent plus précieux à ses yeux que ne le fut l'or des Mages. Elle a éclaté de tout temps, cette charité, par votre tendre amour pour les pauvres, et par ce cœur hospitalier qui toujours fait l'étonnement des étrangers. Elle brille surtout d'un nouvel éclat, depuis qu'il a plu à la Divine Providence de nous visiter par toutes sortes de calamités. Car, pendant ces années de grandes misères, des milliers de pauvres ont vécu ; d'admirables sociétés d'hommes et de femmes dévoués se sont formées pour les secourir ; de nombreux bazars se sont rapidement succédés, comme des fêtes joyeuses, pour procurer à tous les cœurs bien nés le doux plaisir qu'il y a à faire des heureux ; des centaines de familles ont ouvert leur sein à ces petits infortunés que le

flot de l'émigration avait laissés orphelins sur nos rivages ; des institutions de divers genres se sont établies pour tendre une main secourable à l'enfance, qui n'avait plus de mère pour la nourrir ; à la vieillesse, qui n'avait plus d'enfans pour la secourir ; au repentir, qui voulait expier ses faiblesses par les larmes de la pénitence.

Tels sont, en peu de mots, les heureux fruits qu'à produits votre charité, et que Nous avons offerts, avec toute l'humilité de notre cœur, à celui qui est descendu du ciel pour allumer ce beau feu. Il les aura pour agréables, lui qui récompense toujours, même un verre d'eau froide donné pour son amour,

L'abondante moisson que la Divine Providence vous a donnée, cette année, en est une preuve convaincante, entre mille autres. A la fin de Juillet dernier, vos campagnes, desséchées par l'ardeur d'un soleil brûlant, paraissoient frappées de stérilité. Le ciel était comme d'airain, et pas une goutte de pluie n'en tombait pour abreuver les campagnes languissantes et mourant de soif. Ce fut alors que votre charité, portée sur les ailes de la prière, alla plaider votre cause auprès du Père des pauvres. Bientôt exaucée, elle revint sur la terre, chargée de nuages bienfaisants, qui annoncèrent la bonne nouvelle que Dieu avait entendu les vœux de son peuple, et rendirent la confiance à bien des cœurs consternés. Un mois après, toutes vos campagnes étaient riantes; et vos champs avaient l'aspect de ces champs fertiles que le Seigneur a bénis. *Agri pleni cui benedixit Dominus.* Gen. (27. 27.)

Il est maintenant question pour vous, N. T. C. F., de faire un saint usage des biens qu'il a plu au Seigneur de vous donner. Car vous comprenez tous que si vous aviez le malheur de les dépenser follement à la danse, aux bals, aux parties de plaisirs, à des repas ruineux, à la boisson et à d'autres usages défendus, vous feriez revenir dans vos champs les millions d'insectes qui, pendant tant d'annés, ont dévoré vos moissons. Fasse le ciel que les vaches maigres que vit en songe un Roi d'Egypte, triste figure des mauvaises années qui vous ont affligés, ne prennent jamais la place de cette vache grasse, qui aujourd'hui nourrit et réjouit tout votre Pays !

Veuillez donc, comme des gens sages et prévoyants, employer vos richesses à vous acquitter de vos dettes, si vous en avez, et à établir vos enfans, comme le font toujours de bons pères de famille, qui ne vivent que pour le bonheur de ceux qu'il a plu à Dieu de leur donner. Vous ferez donner à ces enfants une bonne éducation, une éducation qui les mette en état de faire de bons chrétiens et de bons citoyens ; car c'est là, après la vie, le premier de tous les biens. Pour cela vous contribuerez de bon cœur

au soutien de bonnes écoles que chaque Paroisse doit se faire un devoir comme un honneur d'établir. Vous n'écouterez pas ceux qui seraient assez malheureux pour vouloir vous donner là-dessus de mauvais conseils, et vous empêcher de profiter des encouragements que vous donne le Gouvernement pour le soutien des écoles.

Vous les emploierez aussi, ces richesses, au soulagement de vos pauvres. Oh ! oui, N. T. C. F., vous aimerez, vous respecterez, vous soulagerez vos pauvres, avec cette affection tendre qu'assurément vous auriez si J. C. lui même allait vous demander l'aumône. Chaque Paroisse assistera les siens, et ne souffrira nullement qu'ils aillent ailleurs pour être, par leur vagabondage et par les menaces qu'ils font pour se faire assister par les femmes qu'ils peuvent trouver seules dans les maisons, le fléau des Paroisses étrangères. Car il y a malheureusement de mauvais pauvres ; mais la charité, qui ne se rebute de rien, travaille à les rendre bons. Que faire pour cela, N. T. C. F.? Etablir en tous lieux la belle société de charité, sous le Patronage de St. Vincent de Paul, qui partout fait des œuvres admirables. Erigée de puis peu dans cette ville et dans quelques Paroisses de la campagne, elle prouve qu'elle est un bon arbre, parce qu'elle produit de bons fruits. Au moyen de cette société bienfaisante, les pauvres sont visités et par là bien connus. Mais chacun est assisté selon ses besoins ; et ceux qui peuvent travailler sont mis à l'ouvrage, pour aider à soutenir leur famille et éviter l'oisiveté, la mère de tous les vices. Les enfans sont habillés et envoyés à de bonnes écoles, pour apprendre à connaître, aimer et servir Dieu, et aussi à gagner leur vie honorablement. Chaque membre de la société se fait tout à tout, parceque ça devient un besoin de faire du bien, une fois que le feu de la divine charité est entré dans un cœur. Il faut qu'il embrâse et consume tout. Aussi le voit-on avec étonnement se faire, comme le St. homme Job, l'œil de l'aveugle, le bâton du boiteux, le père de l'orphelin. Ils sont, ces admirables enfans de St. Vincent de Paul, hommes et femmes, partout où il y a des misères à soulager, des veuves à consoler, des malades à soigner, des prisonniers à visiter. Tous les âges, tous les sexes, tous les besoins trouvent en eux leur secours et portent sur eux leurs regards attendris. Ils ramènent notre siècle, qui est pourtant un siècle d'orgueil, à la simplicité de nos pères. Car on les voit, ces hommes et ces femmes de foi que la charité anime, se presser dans les hôpitaux et dans les maisons où se prépare chaque jour la nourriture de l'indigent, pour avoir le bonheur de servir de leurs mains les membres de J. C. souffrant. Aussi reçoivent-ils en récompense les bénédictions des pauvres devenus, par la foi,

les maîtres et les seigneurs des riches, et ravis hors d'eux mêmes, à la vue de ce grand et touchant spectacle. Et que dirons-nous de ces veillées délicieuses que passent ensemble, une fois chaque semaine, les membres de cette société, pour délibérer, dans l'union la plus aimable et la plus cordiale, sur les moyens de soulager les malheureux que la Providence à confiés à leur sollicitude ? C'est bien assurément dans ces ravissantes réunions qu'il est permis de s'écrier avec le Prophète : O qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'être ensemble, afin de travailler d'un commun accord à faire des heureux ! *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum !* (*Ps.* 131, 1.)

Nous ne finirions pas, N. T. C. F., si Nous voulions vous rapporter tout ce que notre cœur sent, et sent bien vivement, à la vue de tant de dévouement de la part de nos chers enfans : dévouement qui plus d'une fois, Nous vous l'avouons ingénument, nous a couvert de honte et de confusion. Car que de manquemens Nous avons à nous reprocher, à l'égard de tant de pauvres qui partout méritent notre attention, et ont besoin de notre concours partout ! Or, c'est pour les réparer, ces manquequemens, qu'aujourd'hui Nous faisons appel à toutes les Paroisses de ce vaste Diocèse, conjurant, au nom du père des pauvres, chacune d'elles de planter dans son sein cet arbre de vie, en établissant une ou plusieurs conférences de la société de St Vincent de Paul, l'homme aux bonnes œuvres, non seulement pour un temps, mais encore pour les siècles passés, présens et à venir. Le seul, mais puissant motif que Nous croyons devoir alléguer ici pour cela, c'est qu'au moyen de cette charitable institution, dans chaque Paroisse, nous arriverons à cet heureux résultat que partout les vrais pauvres seront abondamment soulagés ; que les mauvais seront forcés de devenir bons ; que les paresseux seront dans la nécessité de travailler ; que les vagabonds seront obligés de renoncer à une vie misérable ; que les infirmes, tels qu'il y en a partout, ne seront plus jetés et abandonnés dans les grands chemins, pour être là exposés à périr de misère ; ce qui, hélas ! est arrivé quelquefois, et pour demander en mourant vengeance au ciel contre nous.

Au moyen d'une pareille institution, tous nos pauvres recevant l'assistance qu'ils ont droit d'attendre de nous, avec cette sage économie qui caractérise la vraie charité, et deviendront nos intercesseurs auprès du père commun. Ce seront de bons pauvres qui, en mourant, iront se reposer dans le sein d'Abraham. Là ils prieront pour que nous recevions la rosée du ciel et la graisse de la terre ; c'est-à-dire, pour que toutes nos affaires spirituelles et temporelles prospèrent pour la gloire de notre Dieu et le bonheur de son peuple. Vous recevrez, N. T. C. F., de la

bouche de vos Pasteurs particuliers, la lecture du règlement de cette belle société; et Nous espérons avoir bientôt la consolation de vous voir tous enrôlés sous l'Etendard de la charité.

Avec ces biens que le Seigneur se plait maintenant à répandre parmi vous, vous encouragerez encore l'Association de la Propagation de la Foi, établie dans ce Diocèse par notre Illustre et Vénéré Prédécesseur, d'heureuse mémoire. Vos prières et vos petites contributions formeront toutes ensemble un grand fleuve qui arrosera les Pays barbares où il y a encore des milliers d'infidèles ; les *Townships*, où des centaines de familles pauvres se rendent journellement pour s'établir ; les chantiers, où maintenant se trouvent réunis plus de quinze mille de nos jeunes gens. Depuis que des Missionnaires zélés vont les visiter, ces chers et intéressants enfans du Pays, on ne les reconnait plus, tant est grand et prodigieux le changement qui s'est opéré en eux. Il n'y a toute fois nullement à s'en étonner, quand on sait quelle est la foi qu'ils ont sucée avec le lait de leurs mères. Soyons donc, N. T. C. F., zélés pour une œuvre qui nous met en société, pour porter la foi aux pauvres sauvages, et la conserver dans les cœurs de nos compatriotes qui l'ont reçue comme un héritage précieux. Qu'il Nous soit permis de vous donner ici un conseil ; c'est d'assigner un tout petit coin de votre champ, que vous ensemencerez pour chaque bonne œuvre que Dieu vous inspire de faire ; un pour les pauvres, un autre pour les écoles, un autre pour la Propagation de la Foi ; comme le font déjà quelques bons cultivateurs. Qu'il en soit de même des gens de profession, des commerçans et autres. Croyez, N. T. C. F., que cette pratique de foi mettra Dieu dans vos intérêts. Et pourrait-il, ce Dieu de bonté ne pas bénir votre part, quand il la verra mêlée avec la sienne ?

Vous venez de voir, N. T. C. F., comment, en vous offrant au berceau du Divin Enfant Jésus, Nous lui avons vraiment présenté un or très pur et très agréable. Un mot maintenant sur l'encens qui a accompagné cette oblation, c'est-à-dire, sur l'esprit de prière que Nous avons trouvé en vous, et qui nous a engagé à vous offrir comme un encens d'agréable odeur.

Pour remplir notre charge, Nous sommes placé, N. T. C. F., à la droite de l'Autel, tenant en main un encensoir d'or, comme faisait l'Ange du Seigneur dont il est parlé dans la Ste. Ecriture. Et pourquoi cela ? Afin d'offrir à la divine majesté le peuple confié à nos soins, en qui le Seigneur a répandu son esprit de prière, qui fait les Saints : *Data sunt ei incensa multa, quæ sunt orationes sanctorum.* (Apoc. 8. 3.)

Oui : N. T. C. F., vous avez rempli notre encensoir de beaucoup d'encens, par tant de prières que vous faites à l'Eglise, com-

me dans vos maisons, les jours ouvriers, comme les saints jours de Dimanches et Fêtes. Tant de Retraites qui se succèdent presque sans interruption, d'un bout de l'année à l'autre, dans les Paroisses comme dans les Communautés ; tant de pieuses confréries, congrégations, associations, qui se réunissent pour faire de dévotes prières et chanter de joyeux cantiques à Jésus et à Marie, tant de chemins de Croix établis en tous lieux, et ouverts à tous les cœurs sensibles, qui veulent faire entendre, dans Sion, de lugubres chants, pour pleurer la mort d'un Dieu et compatir aux douleurs de sa Mère ; tant de crucifix, chapelets, médailles indulgenciées, qui rappellent, jour et nuit, le devoir si doux de la prière ; tant de chambres, ornées comme des chapelles où chaque soir de pieuses familles vont épancher leurs cœurs dans celui de Dieu, et se délasser ainsi des fatigues du jour : tous ces exercices religieux n'embaument-ils pas toute l'atmosphère de ce Diocèse de l'encens suave qui s'élève vers la céleste Patrie, pour exprimer l'ardeur de vos désirs de voir Dieu face à face!

Entre tant de prières, pouvons-nous ne pas faire une mention particulière de celles qui partent de tous les points du Diocèse, et montent au trône du Souverain Pasteur, en faveur de son Vicaire, que la haine des méchans a arraché du tombeau des Sts. Apôtres, et tient relégué sur une terre, à la vérité, hospitalière, mais toutefois étrangère à ce premier des Pasteurs; parceque ce n'est pas là qu'est érigée la Chaire de Pierre, dans la quelle il doit s'asseoir. Oui : N. T. C. F., Nous vous devons ici la douce consolation de vous dire combien Nous sommes rassuré sur l'avenir de cet Immortel Pontife, lorsque Nous pensons que, de tant d'églises, de tant de maisons particulières, s'élèvent les vœux les plus ardents pour notre Père commun, beaucoup plus vénérable à nos yeux, depuis qu'il est dans les souffrances que lorsque de bruyantes ovations illuminaient le Quirinal. Lorsque Nous vous adressâmes notre Lettre Pastorale, le 18 Janvier de l'année dernière, Nous étions loin de penser que certaines voix se feraient entendre, dans ce Pays, pour outrager celui que vénère toute la Catholicité, et à qui même beaucoup d'ennemis de la Religion rendent hommage. Nous en avons été sensiblement affligé, vous n'en pouvez douter, N. T. C. F.; d'abord parceque l'on chargeait d'injures un Père qui ne le méritait pas, et que Nous vénérons comme J.-C. même ; et ensuite parceque l'on cherchait à vous inspirer des principes faux par rapport à l'autorité de ce Chef Suprême de l'Eglise. Toute fois, Nous n'avons pas jugé nécessaire d'élever la voix, parceque Nous comptions sur la fermeté de votre foi et sur votre profond respect pour le Successeur de St.Pierre.

Mais ce qui Nous a accablé de douleur, ça été la pensée que nos propres enfans, des enfans pour qui nous donnerions tout notre sang, s'exposaient à de terribles châtimens, en méprisant notre Père à tous. Les Stes. Ecritures et les histoires sacrées ou Ecclésiastiques sont pleines de ces épouvantables malédictions qui tombent toujours sur la tête des téméraires, qui osent attaquer l'Oint du Seigneur. Aussi, en priant pour N. S. P. le Pape, prions-nous pour tous ceux qui l'outragent, et avec lui, leur Evêque et leurs Pasteurs. Il ne peut en être autrement ; car J. C. lance, dans l'Evangile, cet anathème, *celui qui vous méprise*, dit-il, en s'adressant à ses Apôtres, *me méprise moi-même, et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* Or l'Ecriture retentit sans cesse de menaces effrayantes contre ceux qui méprisent le Seigneur notre Dieu. O Père des miséricordes, *pardonnèz leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc. c. 23, V. 34.)

Veuillez bien, N. T. C. F., accepter, comme témoignage de notre reconnaissance, pour les grâces que nous obtiennent chaque jour vos ferventes prières, des étrennes spirituelles ; ce sont l'*adoration perpétuelle*, et *la dévotion au saint Enfant Jesus*, que Nous voulons répandre dans tout le Diocèse. Notre Seigneur est seul et abandonné dans ses églises ; Nous voulons lui procurer des adorateurs qui, tout le jour, se succèderont les uns aux autres devant lui ; et seront, par leur ferveur, comme des lampes ardentes, qui éclaireront et embrâseront chaque paroisse. Nous sommes profondément affligé, en entrant dans les églises, lorsque Nous n'y voyons personne aux pieds du Bon Maître, parceque Nous savons qu'il ne se fait notre voisin, pour ainsi dire, que pour recevoir souvent notre visite. Un désir remplit notre cœur, c'est celui de faire adorer continuellement Notre Seigneur dans le Sacrement de son amour. Pour cela, Nous travaillons à seconder le zèle d'un pieux Prêtre de cette ville, en procurant qu'aucun lieu, où réside le St Sacrement, ne reste seul pendant le jour. O quel bonheur ! Quelles bénédictions en même temps, si les cent quatre vingt deux Eglises et Chapelles du Diocèse, où N. S. veut bien demeurer, comme un Père avec ses enfans, voyaient chaque jour des âmes dévotes se relever aux pieds des Sts. Autels, pour rendre toutes sortes d'honneurs à un Dieu si bon, et prier pour leur Paroisse ou leur Communauté. Oh ! N.T.C.F., Nous vous en supplions, ne nous refusez pas ce nouveau secours. Aidez-nous à aimer, adorer et remercier un Dieu qui ne réside sur la terre que pour nous aider à arriver aux Cieux.

L'Adoration Perpétuelle est pour la Paroisse et le Diocèse, N. T. C. F., et la dévotion au S. Enfant Jésus est pour la fa-

mille. Car notre sollicitude ne s'exerce pas seulement pour le bien public; elle s'étend encore au bien de chaque particulier. Oh ! notre unique bonheur en ce monde est que Dieu soit bien servi dans chaque maison, aussi bien que dans chaque Paroisse. *L'Adoration Perpétuelle* vous conduira dans la Maison du Seigneur; et la dévotion au S. Enfant Jésus amènera ce Divin Enfant dans vos maisons. Quel saint commerce ! Il y demeurera comme il demeurait à Nazareth. Il se fera le modèle de tous vos enfans. Il leur apprendra, à chaque moment, à croître en grâce et en sagesse. Il leur montrera à vous obéir, à vous aimer et à vous respecter. Et comme il est plein de grâce et de vérité, il rendra ces chers enfans chastes et purs, comme des Anges.

Il répandra dans vos maisons l'odeur suave d'une piété tendre et solide, d'une paix délicieuse et inaltérable. Et comme la fréquentation des écoles est pour les enfans un temps dangéreux pour leur innocence, le Divin Enfant les y accompagnera. Il sera au milieu d'eux et sous les yeux de leurs maîtres, comme il était avec les enfans Juifs, et au milieu des Docteurs, quand à l'âge de douze ans, il voulut assister, dans le temple, aux instructions qui se donnaient aux petits enfans. C'est à cette fin que Nous avons érigé la petite Congrégation du St. *Enfant Jésus*. Tenez à honneur que vos enfans méritent, par leur bonne conduite, d'y être agrégés.

Pour vous attacher de plus en plus au service de cet adorable Enfant, servez-vous d'un petit livre que Nous avons fait imprimer exprès, afin de vous aider à garder Jésus avec vous, pour qu'il sanctifie vos enfans.

" O Jésus, daignez donc bénir une dévotion qui est si chère
" à votre tendre cœur. Vous êtes le plus aimable de tous les
" enfans, faites vous donc aimer par tous les enfans de ce Dio-
" cèse. Formez de cette génération naissante une race de
" saints. Bénissez aussi tous leurs parens, afin qu'ils soient des
" modèles de toutes les vertus, et qu'ils ne souffrent pas que
" l'on vous chasse de leurs maisons par le péché mortel. Bé-
" nissez encore tous les Pasteurs, afin qu'embrâsés de zèle pour
" votre gloire, ils travaillent constamment à vous faire aimer
" ardemment dans vos Eglises, et servir fidèlement dans toutes
" les maisons de vos pieux Fidèles."

La crèche de Bethléem a été pour Nous, non seulement une colline d'encens, mais encore une montagne de myrrhe; *vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris.* (Cant 4-6.) Il ne Nous suffirait pas d'y offrir de l'or et de l'encens, en offrant à Jésus un peuple de charité et de prière. Nous devions, pour compléter nos dons, apporter à ses pieds de la myrrhe, c'est-à-

dire, un peuple de mortification ; et c'est ce que Nous avons été heureux de trouver en vous, N. T. C. F., pour pouvoir vous présenter au Divin Enfant, comme un bouquet de myrrhe dont notre cœur sentait vivement le prix. *Fasciculus myrrhæ Dilectus meus mihi.* (Cant. 1-12.)

Oh ! oui, N. T. C. F., nos mains sont pleines de vos mortifications ; et elles ont pu, par ce moyen, distiller la myrrhe la plus précieuse à la crèche du Sauveur : *Manus meæ stillaverunt myrrham* (Cant. 5.-5) Ce bouquet de myrrhe est, avant tout, formé des mortifications attachées à l'abstinence et aux jeûnes dont l'Eglise vous fait un précepte si rigoureux, et que vous observez selon vos forces. Il est aussi composé des pénitences que vous avez pratiquées, pendant les années de misères, où il vous a fallu manger un pain noir et dégoûtant, fait de grain qu'auparavant vous jetiez à la crèche de vos animaux. Il vous était bien dur d'être alors réduits à une nourriture aussi insipide. Mais la foi qui vous anime, a sanctifié une mortification si pénible et si humiliante en même temps, en la rendant volontaire par votre entière soumission à la très-sainte volonté de Dieu, et méritoire par l'humble aveu que vous avez fait, en confessant hautement que vous le méritiez bien, pour avoir fait un si mauvais usage des biens que le Seigneur vous avait accordés, pendant une longue suite d'années abondantes.

Il est grossi, ce bouquet, de l'engagement si général et si généreux, que vous avez pris de n'user d'aucune boisson enivrante, et cela pour toute la vie. Elle coulait de vos mains, à grands flots, cette myrrhe précieuse de la Tempérance, et remplissait la crèche et l'étable de suavité. Marie et Joseph présentaient cette myrrhe au Divin Enfant, comme une nourriture délicieuse, pendant que, couché sur la paille et tout transi de froid, il ressentait la faim et la soif la plus ardente. Car sa nourriture consiste dans les bonnes actions, qui se font, conformément à l'adorable volonté de son Père. *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris.* [St. Jean. 4. 34.]

Nous ne pouvons vous exprimer, ici, N. T. C. F., tout ce que notre cœur a ressenti de joie, en offrant au Dieu qui ne se nourrit que de myrrhe, et ne boit que du fiel et du vinaigre, plus de cent mille âmes généreuses, qui se sont enrolées, pour la vie, sous le glorieux Étendard de la Tempérance. Oh ! il flotte maintenant avec majesté sur la cime de presque toutes nos Paroisses, ce noble drapeau de la Tempérance. Elle marche maintenant avec complaisance, à la tête de presque toutes nos religieuses Processions, cette pacifique Bannière de la Tempérance. Il brille maintenant presque partout, ce signe vivifiant de la Tempérance, pour annoncer au Pays une ère

nouvelle. Presque toutes les cloches font entendre au loin leur son bénit,pour appeler,chaque mois, à une fête de Tempérance, fête toujours nouvelle, et toujours plus joyeuse. Aussi presque toutes les bouches ont-elles baisé avec amour cette croix de la Tempérance, qu'ont bénie les mains sacrées du grand Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise.

Elle ne fait, cette croix bénite au centre de toutes les bénédictions, que refléter ici la gloire dont elle brillait sur le Capitol chrétien, lors qu'une pensée du ciel nous vint avertir de la transporter dans ce Diocèse, pour y être l'arche de salut d'un peuple naufragé dans les eaux profondes des liqueurs enivrantes. *Arca mundo naufrago.* Presque toutes les bouches que cette croix bienfaisante à empourprées du sang de J. C., publient maintenant les merveilleux effets de la Tempérance. Et que disent ces bouches que la Tempérance rend si éloquentes ? Ah ! Elles disent que presque toutes les larmes sont desséchées ; que presque tous les maux ont disparu ; que toutes les familles où elles règne sont heureuses ; que les femmes sont dans la joie ; que les enfans ont du pain et des habits ; que les dettes se payent ; que les maisons se réparent ; que les terres s'améliorent. Enfin elles n'ont point d'expressions pour dire le bien qui s'opère partout où l'on tient fidelement à l'engagement de la Tempérance. Elles disent avec effroi les épouvantables malheurs qui viennent fondre sur les ennemis de la Tempérance, et sur ceux qui, après en avoir été les amis, en deviennent les ennemis, par la lâcheté avec laquelle ils se laissent entrainer dans le torrent de la boisson, qui finit bientôt par être pour eux, un abyme dans lequel ils s'engouffrent, pour disparaître, en glaçant de terreur ceux qui voient ou apprennent ces déplorables accidens.

Sans nous arrêter à des faits particuliers qui prouvent clairement comme le jour, que la Tempérance est,pour ce Pays en général, et pour chacun de nous en particulier,un fruit de vie, jetons un regard sur un événement de fraiche et triste mémoire,sur le Choléra qui, l'an dernier, nous visita pour la troisième fois. Il fut menaçant,comme en 1832 et 1834 qu'il décima notre population. Tout tremblait aux approches de cet épouvantable fléau. Il montait par les escaliers somptueux du riche, aussi bien que dans les greniers du pauvre.Ah ! Nous n'oublierons jamais qu'il est entré dans notre demeureEpiscopale et que,le 11 Juillet,il enleva à nos côtés un de nos frères les plus chers, qui avait tout sacrifié pour venir nous aider à porter le pesant fardeau de la charge pastorale, par le zèle ardent qui l'animait, et le tendre amour qu'il vous portait à tous. Pendant qu'il planait sur notre horizon, avertissant tout le monde de se préparer

à sa visite par la pénitence, qui l'a retenu, N. T. C. F., dans les bornes si étroites où il lui a fallu se renfermer? Pourquoi a-t-il fait si peu de ravages dans cette ville, en comparaison de ce qu'il a fait ailleurs, et de ce qu'il fit ici dans ses deux premières apparitions? Quelle main l'a arrêté, quand il s'est jeté sur quelques Paroisses où, après avoir éclaté par quelques cas soudains et sévères, il a disparu? Comment se fait-il qu'il n'a été désastreux que dans un très petit nombre de Paroisses? Toutes les bouches le répètent à l'envi; c'est à la bienfaisante Tempérance que le Pays doit, cette fois, son salut.

A la vérité, nos temples, nos rues, nos chemins, nos croix, nos maisons, ont entendu, pendant cette calamité, nos soupirs et nos vœux. Mais Dieu qui conduit tous les événemens avec force et suavité, *fortiter et suaviter*, dit l'Ecriture, n'agit jamais en aveugle. Quand il veut une fin, il en prend les moyens. Il a voulu, cette année, nous épargner dans sa miséricorde; il a préparé les voies à notre salut, en faisant prêcher la Tempérance et en inspirant à tant de nobles cœurs la généreuse résolution de l'embrasser, et leur donnant le courage d'être fidèles à leur engagement. Sans cela, nous aurions eu le sort de 1832 et 1834, où l'on faisait aussi assurément bien des prières. Mais nos cœurs n'étaient pas contrits, et le Pays était encore attaché à la boisson. La preuve, c'est que ces deux premières visites du choléra ont fait beaucoup d'ivrognes; ce qu'il ne faut dire qu'en pleurant, parceque la boisson forte était jugée un remède, elle qui a fait tant de victimes.

Nous ne sommes plus surpris, à la vue de tant de prodigieux effets produits par la Tempérance, des nobles et beaux sacrifices qui, dans tous les rangs, ont été faits, pour l'établir en tous lieux. Honneur et bénédictions soient rendus à tous ceux qui ont travaillé à cette belle œuvre! Qu'ils soient bénis et récompensés, ceux qui, pour le plus grand bien de leurs concitoyens et l'avantage de la Religion, ont renoncé au commerce des liqueurs enivrantes! Ah! que Dieu le leur rende au centuple dans ce monde, en attendant le jour de l'éternité. Car que d'âmes iront au ciel, pour n'avoir pas été exposées à l'occasion prochaine, lesquelles auraient rechûté et se seraient perdues, si cette funeste occasion s'était de nouveau présentée.

Prions, N. T. C. F., pour ceux qui n'ont pas encore eu la force ou les moyens de quitter un commerce si dangereux et si ruineux. Car, qu'il y en a peu, si toute fois il y en a, qui se soient enrichis à débiter des liqueurs qui ont couvert ce Pays de tant de ruines, et surtout ont perdu tant d'âmes! Quels reproches n'auront pas à se faire éternellement ceux qui ont enivré de pauvres ivrognes, lesquels, au sortir de l'auberge, ont fait des

fins si malheureuses et si terribles! Que de veuves infortunées peuvent crier sans cesse aux oreilles de ces gens que l'amour de l'argent aveugle et fait sacrifier les âmes à leur cupidité: *Rendez-nous nos époux*! Que d'enfants abandonnés sur la paille ont droit aussi de leur crier: *Rendez-nous nos pères*! Que de pasteurs peuvent également leur dire, avec tout l'accent de la douleur: *Rendez-nous ces chères âmes* que vous avez précipitées dans l'abîme! Pour Nous, qui recevons presque chaque semaine la triste nouvelle de quelques accidens déplorables causés par l'intempérance, nous n'avons point d'expressions pour vous dire la douleur poignante qui saisit notre âme: Ah! pauvres infortunés, qui spéculez sur des âmes immortelles et rachetées au prix du sang de J. C., arrêtez-vous donc sur le bord de l'abîme où vous avez déjà précipité tant de vos frères. Ne craignez-vous pas d'y tomber vous-mêmes?

Mais terminons cette Lettre déjà trop longue. Vous nous le pardonnerez, si vous faites attention que notre cœur est plein, et qu'il a besoin de se décharger de temps en temps dans les vôtres. Veuillez bien croire que c'est dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie que Nous allons puiser tout ce que Nous avons à vous dire. Vous recevrez donc tous ces avis paternels, comme de bons enfants du Père céleste, qui daigne, malgré notre incapacité et indignité, Nous choisir pour vous exhorter à la pratique des solides vertus que vous avez à pratiquer, pour assurer, comme dit St. Pierre, votre vocation et votre élection, par toutes sortes de bonnes œuvres.

O Marie, Mère de ce Diocèse que vous aimez tant, ne l'abandonnez pas à notre faiblesse et inexpérience; car il est perdu; dans ces temps orageux et sur cette mer que tant de flots courroucés agitent horriblement, soyez notre Etoile, et guidez nous vers le Port. Pendant le fléau qui, l'été dernier, jetait la consternation parmi vos enfans, vous avez bien voulu nous donner une nouvelle marque de l'amour que vous portez à votre Ville chérie et à tout son territoire, vous avez daigné sortir de votre aimable sanctuaire de Bon-Secours. Vous avez montré votre face majestueuse à vos enfants éplorés. Vous avez traversé en triomphe toutes nos rues. Vous vous êtes arrêtée avec bonté sur la place de votre Eglise. Là, vous vous êtes vue entourée de plus de vingt mille cœurs qui vous aimaient et qui ont fait entendre plus de vingt mille voix pour vous proclamer *bienheureuse*, et implorer votre secours. Vous avez reçu dans cette religieuse et solennelle circonstance, un triomphe qui ne fut ici accordé à personne, depuis l'établissement du Pays. Votre Divin Fils, qui est béni dans le ciel et sur la terre, l'a ainsi voulu. Soyez donc louée, bénie et glorifiée. Oh!

c'est bien peu encore pour vous, qui êtes si puissante et qui faites tant pour nous. Maintenant Vous Nous voyez à vos genoux; c'est pour vous supplier de bénir de nouveau nos enfants. Obtenez leur des années riches en vertus, et pour récompense, les années éternelles. Bénissez ce Diocèse qui est à vous, et préservez le de toutes mauvaises doctrines. Bénissez les œuvres que Nous lui proposons dans cette Lettre, et toutes les autres déjà entreprises. Bénissez ses communautés, pour qu'elles se perfectionnent et se multiplient, pour mieux répandre la bonne odeur de vos vertus virginales. Bénissez son Clergé, afin qu'il brille de tout l'éclat des vertus sacerdotales de votre Divin Fils. Bénissez Nous, Nous-même, afin que Nous puissions nous sauver et sauver les autres, pour que nous puissions tous vous contempler sur le trône de votre gloire, pendant le long jour de l'éternité. *Ainsi soit-il.*

Sera la Présente Lettre Pastorale lue au Prône de notre Cathédrale, à celui des Eglises Paroissiales, et en Chapitre, dans toutes les Communautés Religieuses, le premier Dimanche après sa réception.

Donné à Montréal, en Notre Palais Episcopal, le six Janvier, mil-huit-cent-cinquante, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre Secrétaire.

✠IG. EV. DE MONTREAL.

Par Monseigneur.

JOS. OCT. PARÉ, *Chan. Secrétaire.*

(*Vraie copie.*)

Chan. Secrétaire.